



B.A. WALLACE.

SCIENCE ET BOUDDHISME

264 p., Calmann-Lévy, 1998, 130 F.

Un dialogue sans dérapage

Erwin Schrödinger jugeait indispensable « un brin de transfusion de pensée orientale » dans notre courant de civilisation, pour compenser la perte due à la décision grecque d'ériger l'objectivité en valeur presque exclusive. Mais, ajoutait-il, une telle transfusion requiert « de grandes précautions afin d'éviter les thromboses » : il faut se garder en effet des amalgames faciles et des essais confus de tirer des sciences la confirmation d'enseignements mystiques. Le livre de B. Alan Wallace est l'un des premiers à relever ce double défi, avec finesse et maturité. Il y parvient en replaçant la physique et les méthodes contemplatives du bouddhisme dans la perspective commune d'une appréhension de notre situation dans le monde, plutôt qu'en essayant d'interpréter l'une des disciplines dans les termes de l'autre.

On doit d'abord, souligne l'auteur, éviter de se méprendre sur la portée des théories physiques : elles ne sont pas un moyen de pénétrer, par-delà les phénomènes expérimentaux, dans une réalité extérieure indépendante des moyens d'expérimentation. Sa critique du réalisme scientifique s'appuie sur des exemples contemporains de sous-détermination des théories physiques par l'expérience ; et elle est étayée par une réflexion sur les problèmes d'interprétation de la mécanique quantique. Plusieurs de ces problèmes se résolvent (ou se dissolvent) rapidement si on exploite à fond la remarque selon laquelle la théorie physique ne traite pas de caractéristiques intrinsèques de la nature, mais de relations stables entre phénomènes, eux-mêmes relatifs à une large classe de

moyens expérimentaux et conceptuels d'analyse ; si l'on évite en somme de réifier ces relations en faux absolus.

Wallace ne s'en tient pourtant pas à une conception instrumentaliste des théories physiques. Il adopte une voie médiane, impliquant l'idée de notre participation aux phénomènes et inspirée de la notion bouddhiste d'interdépendance. Mais attention : reconnaître avec une telle netteté que les sciences portent sur les seuls rapports publiquement attestables, susceptibles d'une description objective et non pas sur l'essence ultime de la réalité, a une conséquence importante : cela peut conduire à admettre que les sciences n'épuisent pas le domaine des investigations. Une autre approche, établissant d'autres sortes de rapports, devient envisageable : une approche contemplative consistant à stabiliser l'attention vigilante à la présence — et à éviter pour cela de disperser cette attention en la projetant vers la variété (présente ou anticipée) des objets publiquement accessibles.

Son premier trait distinctif est qu'elle permet de « réaliser » (et pas seulement de comprendre intellectuellement) l'interdépendance des phénomènes. Un second trait distinctif, souligné par Wallace, est qu'à la différence des sciences qui ne requièrent pour l'essentiel du chercheur que son implication pratique et intellectuelle, l'approche contemplative exige aussi son complet engagement existentiel et moral. Science avec conscience : un livre à lire et à méditer.

MICHEL BITBOL

D. COSANDEY.

LE SECRET DE L'OCCIDENT

470 p., Arléa, 1997, 175 F.

Etat nation, Etat savant ?

Pourquoi la science moderne est-elle née en Europe et pas ailleurs ? C'est cette question passionnante et épineuse que l'auteur prétend résoudre. Il y apporte une réponse claire : l'Europe a été la seule région à bénéficier A : d'une économie florissante et B : d'une division politique stable, permettant la concurrence sans le chaos. Les idées ont donc fleuri sans que le prince puisse les étouffer lorsqu'elles remettaient en cause la vision du monde dominante. Et les savants ont été courtisés par le pouvoir et les marchands, car la guerre comme le commerce les rendaient précieux.

Ces traits A et B seraient eux-mêmes liés à la forme du continent européen qui sépare et unit les Etats par les mers de telle façon que des Etats stables peuvent se maintenir, sans être pour autant isolés du reste du monde. L'auteur appelle thalassographie l'étude du découpage des terres ; elle lui semble suffisante pour expliquer pourquoi l'Europe seule a connu une division politique en Etats pérennes. Appuyé sur une masse de données précises et intéressantes dans des domaines variés, l'ouvrage développe sa thèse avec conviction. Il explore l'histoire scientifique de l'Occident, mais aussi les raisons pour lesquelles d'autres civilisations développées (Islam, Chine, Inde) se sont arrêtées en chemin.

On se permettra néanmoins de formuler quelques désaccords :

l'auteur affirme être le premier à avoir trouvé la clef du développement scientifique. Mais il ne démontre pas vraiment une thèse indémontrable ; les phénomènes complexes ont rarement des causes uniques. Ainsi, les explications culturalistes (influence de la religion, du rapport au monde...) recèlent certainement aussi leur part de vérité. Par ailleurs, le rôle de la division politique stable avait déjà été mis en évidence (par Jean Bæchler par exemple). Inversement, le rôle négatif des empires bridant les marchands est un thème récurrent chez Fernand Braudel. Quant à l'ordre des facteurs, comment être sûr ? Le progrès scientifique C est-il né de A et B, ou de A lui-même né de B et d'autres facteurs ? Les causalités n'ont-elles pu jouer dans les deux sens ?

En outre, l'auteur n'emporte pas la conviction lorsqu'il affirme l'actualité de son schéma d'explication fondé sur la forme des continents : l'espace n'est plus aussi déterminant qu'il le fut ; le progrès scientifique et technique doit moins aux recherches militaires qu'autrefois (comme l'a bien montré François Chesnais dans *L'armement en France*, Nathan, 1992).

Un livre à thèse, passionné et souvent passionnant, parfois agaçant et peu nuancé, mais toujours stimulant.

ARNAUD PARIENTY